

Bulletin de l'APHCQ

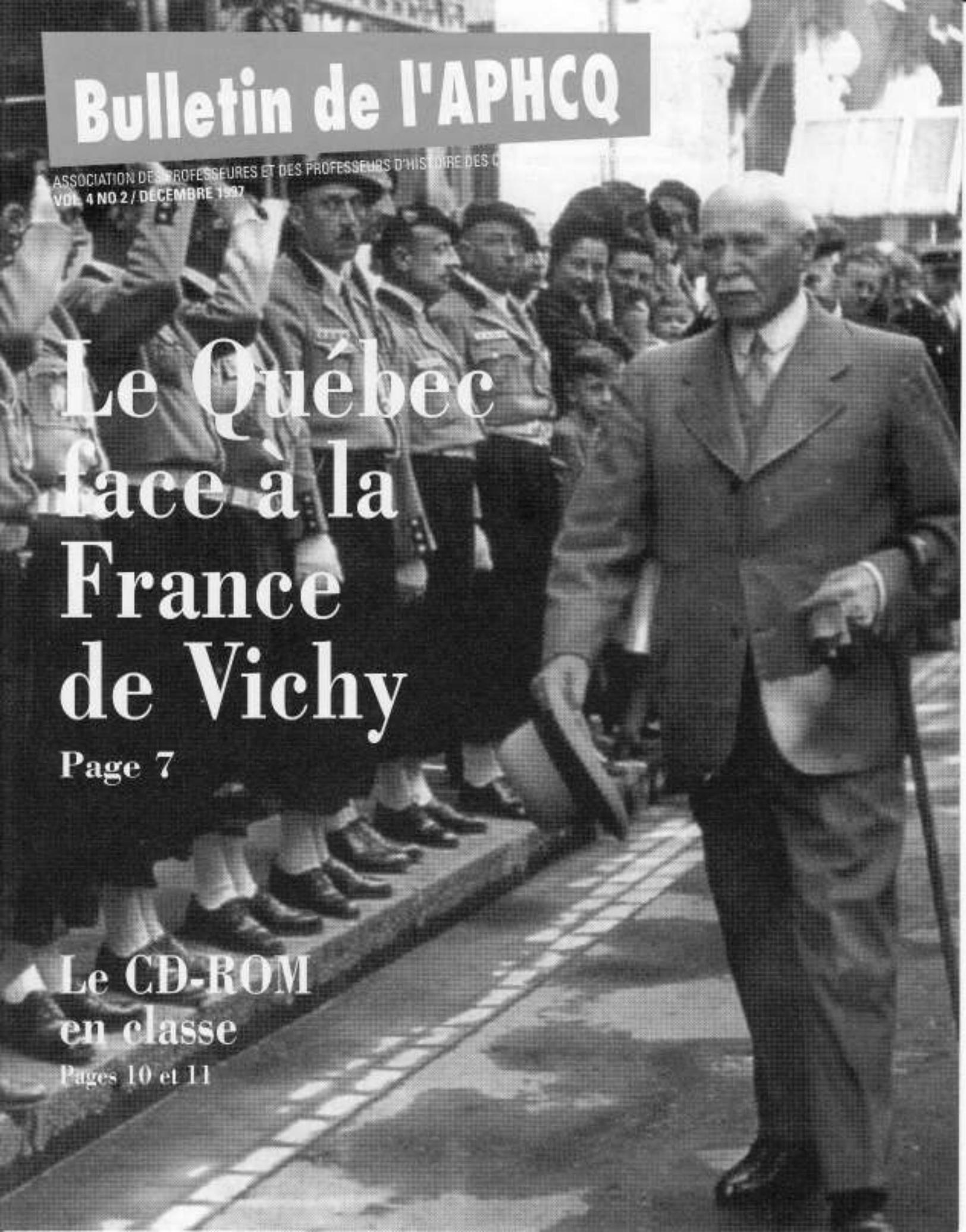
ASSOCIATION DES PROFESSEURES ET DES PROFESSEURS D'HISTOIRE DES C
VOL. 4 NO 2 / DÉCEMBRE 1997

Le Québec face à la France de Vichy

Page 7

▲ Le CD-ROM
en classe

Pages 10 et 11



L'APHCQ

L'Association des professeurs et des professeurs d'histoire des collèges du Québec (APHCQ) est une association sans but lucratif incorporée en vertu de la loi sur les compagnies. L'APHCQ regroupe depuis 1994 les professeurs et les professeurs d'histoire des collèges et des cégeps du Québec, qu'ils soient publics ou privés. On peut devenir membre associé de l'APHCQ même si on n'enseigne pas dans un collège.

POUR DEVENIR MEMBRE, il suffit d'envoyer ses coordonnées (Nom, adresse, institution s'il y a lieu, téléphone, télécopieur, adresse électronique) et un chèque de 25\$ à l'ordre de l'APHCQ, à M. Gérald Turcotte, Collège Édouard-Montpetit, 945, Chemin Chambly, Longueuil (Québec) J4H 3M5.

POUR REJOINDRE L'ASSOCIATION, prière d'adresser toute correspondance à Madame Danièle Nepveu, collège André-Laurendeau, 1111, rue Lapierre, LaSalle (Québec), H1N 2J4. Téléphone: (514) 364-3320, poste 668. Adresse électronique: aphcq@videotron.ca

POUR FAIRE PARAÎTRE UN ARTICLE, envoyer la documentation à M. Bernard Dionne, Collège Lionel-Groulx, 100, rue Duquet, Saint-Thérèse (Québec) J7E 3G6. Téléphone: (514) 430-4120, poste 454. Télécopieur: (514) 971-7883. Courrier électronique: dionneb@delta.clg.qc.ca

EXÉCUTIF 1997-1998

Présidente: Danièle Nepveu
(André-Laurendeau)

Vice-président et secrétaire:
Luc Lafabiva
(Vieux-Montréal)

Trésorier:
Gérald Turcotte
(Édouard-Montpetit)

Responsable du Bulletin:
Bernard Dionne
(Lionel-Groulx)

Responsable du congrès:
Louise Lapicerella
(Édouard-Montpetit)

Appel à tous

Nous vous rappelons, chers membres, que vous pouvez en tout temps envoyer des articles, des nouvelles et des commentaires pour publication dans votre Bulletin. Vous pouvez le faire en contactant votre représentant régional.

Région 1:

Laurentides, Lanaudière, Mauricie, Bois-Francs;

Richard Lagrange, (514) 679-2630, poste 594

Région 2:

Montréal

François Robichaud, (514) 495-9037

Région 3:

Québec, Chaudière, Appalaches

Lucie Piché, (418) 683-6411 ou (514) 364-3320, poste 582

Région 4:

Estrie, Montérégie

Lorne Huston, (514) 679-2630, poste 620

Région 5:

Outaouais, Abitibi

François Larose, (514) 982-3437, poste 2248

Région 6:

Bas-du-Fleuve

Patrice Régimbald, (514) 982-3437, poste 2248

Région 7:

Saguenay-Lac-Saint-Jean

André Yelle, (514) 747-6521, poste 488

Région 8:

Côte-Nord

Bernard Dionne, 514-430-3120, poste 454

Quelle est la place de l'histoire dans les manuels de méthodologie des sciences humaines? Vous désirez faire part de vos réflexions et de vos observations sur la question? Communiquez avec le comité de rédaction (Voir l'adresse ci-contre).

Sommaire

Congrès de l'IHAF	p. 3
Mot de la présidente	p. 4
Congrès de l'APHCQ	p. 4
Musée du Fier Monde	p. 6
Débat : le Québec face à la France de Vichy	p. 7
Didactique : pour une pédagogie interculturelle	p. 8
Page cliotronique : le CD-ROM en classe	p. 10-11
Comptes-rendus	p. 11-15
Revue des revues	p. 17-18

Le Bulletin de l'APHCQ

Comité de rédaction

Bernard Dionne,
coordonnateur
(Lionel-Groulx)

Patrice Régimbald
(Vieux-Montréal)

Lorne Huston
(Édouard-Montpetit)

François Larose
(Conservatoire
Lassalle)

Mylène Desautels
(Conservatoire
Lassalle)

Richard Lagrange
(Édouard-Montpetit)

André Yelle
(Saint-Laurent)

François Robichaud

Page cliotronique

Francine Gélinas
(Montmorency)
Lorne Huston
(Édouard-Montpetit)

Coordination technique

Lorne Huston
Patrice Régimbald

Infographie

Normand Caron

Impression

Regroupement
loisir Québec

Publicité

Bernard Dionne
Tél. : (514) 430-3120,
poste 454

Veuillez envoyer vos textes sur disquettes 3,5 po. (format MAC ou IBM) ainsi qu'une version imprimée, à double interligne, en caractères Times 12 pts., à raison de 25 lignes par page, avec le moins de travail de mise en page possible.

Les auteurs sont responsables de leurs textes. Nous retournerons les disquettes si vous nous envoyez une enveloppe pré-affranchie et pré-adressée. Si vous avez des illustrations à proposer, faites-nous les parvenir ou faites-nous des suggestions appropriées. Merci de votre collaboration.

ISSN 1203-6110

Dépôt légal Bibliothèque nationale du Québec et Bibliothèque nationale du Canada.

Prochaines publications

	Date de tombée	Date de publication
No 3	2 mars	16 mars
No 4	13 avril	27 avril



Des nouvelles de partout

Le bulletin de l'APHCQ souhaite une heureuse retraite à nos collègues:

Gilles Lemieux (AHUNTSIC)
Margot Simard-Bourque (AHUNTSIC)
Serge Chagnon (Maisonneuve)

Bouchard et Chrétien descendent de ... Charlemagne

Un récent article signé par Normand Delisle dans *Le Devoir*, du 3 novembre 1997, nous apprend que Lucien Bouchard, Jean Chrétien et la chanteuse Céline Dion descendent tous

en ligne directe de l'empereur Charlemagne. C'est ce qu'explique, preuves à l'appui, la très sérieuse Société généalogique canadienne-française dans la dernière livraison de son bulletin intitulé *Mémoires*. Sous la plume de quatre chercheurs, dont notre collègue de Saint-Hyacinthe René Jetté, une recherche généalogique établit que bon nombre de Québécois, dont les deux premiers ministres et la chanteuse Dion, descendent directement de Catherine

Baillon, une fille du Roy arrivée à Québec en 1669. Or, la Baillon en question venait de la noblesse. Son père était Alphonse Baillon, seigneur de La Mascoterrie. Les recherches ont permis de remonter 29 générations avant Catherine Baillon, jusqu'à Bernard, roi d'Italie mort en 815, lui-même fils de Pépin I^{er}, aussi roi d'Italie décédé en 795, et dont le père était nul autre que Charles I^{er}, dit Charlemagne, roi des Francs, époux de la reine Hildegarde.

LE 50^e ANNIVERSAIRE DE L'INSTITUT D'HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE FRANÇAISE

Un congrès animé!

Les 24 et 25 octobre dernier, l'Institut d'histoire de l'Amérique française a tenu à Montréal le 50^e congrès de son histoire, depuis sa fondation en 1947 par le chanoine Lionel Groulx. Une soixantaine de communications ont permis aux 200 congressistes de se familiariser avec les développements récents de la recherche historique sur l'Amérique française. Plusieurs plénières et ateliers historiographiques ont d'ailleurs contribué à l'expression d'une grande variété de points de vue et à l'émergence de vifs débats entre historiens: signalons les regards opposés que portent Ronald Rudin (Concordia) et Paul-André Linteau (UQAM) sur l'interprétation à donner du caractère scientifique de l'œuvre de Groulx, ou encore les travaux récents sur les objets nouveaux ou renouvelés que sont le politique, les femmes, les sciences, la culture et la religion.

Rien n'a échappé au regard des congressistes: médias et histoire, publics et diffusion des travaux historiques, famille, syndicalisme, nouvelles technologies et enseignement, transformation des pratiques de recherche, histoire et interdisciplina-

rité, Amérindiens et développement régional, etc.

L'historien et la société québécoise d'aujourd'hui

Signalons la dernière table-ronde sur «Histoire et société» animée par Brian Young (McGill), qui a permis d'entendre l'appel de Gérard Bouchard (Université du Québec à Chicoutimi) en faveur d'un **nouveau paradigme historique** au Québec, après ceux de la modernité et du révisionnisme, que l'on pourrait intituler «**paradigme de l'inclusion**», permettant d'inclure complètement les anglophones, les allophones et les autochtones dans l'**histoire nationale du Québec**. M. Bouchard a livré un vibrant plaidoyer en faveur d'une **histoire-essai**, davantage impliquée dans une œuvre d'éclairage du présent à l'aide du passé...

Beaucoup de pain sur la planche pour nos historiens, donc, qui sont parfois, il faut le dire avec Robert Comeau (UQAM), peu présents sur la place publique. M. Comeau a pris le relais de Gérard Bouchard pour appeler à l'émergence d'**historiens critiques**, d'intellectuels démocratiques, ni prophètes ni avant-garde, qui interviennent dans les

débats sociaux et remplissent leur fonction critique. Enfin, la présidente sortante de l'IHAF, Micheline Dumont (Université de Sherbrooke) a brossé un tableau de l'évolution de l'Institut depuis les années soixante-dix et laissé entendre que la revue et l'Institut se repliaient sur la production scientifique, au détriment des liens avec, par exemple, les 144 sociétés historiques locales et leurs 28 000 membres, public pourtant avide d'histoire et de contacts avec les historiens professionnels.

Inutile de dire que le débat qui a suivi a été vif et animé, ponctué d'appels à «créer une Société historique du Québec», à «mettre sur pied une nouvelle Coalition pour l'histoire» afin que l'ensemble des professionnels de l'histoire au Québec fassent entendre une voix plus forte et plus unie sur la place publique. Bien entendu, la dernière plénière du congrès ne pouvait clore ce débat à peine esquissé, qui reprendra au cours des prochaines années, soyons-en assurés. Dans l'ensemble, donc, et malgré le lot inévitable de communications extrêmement pointues et parfois indigestes, nous avons assisté à un congrès fort stimulant et traversé

de courants divergents et novateurs qui laissent présager un long avenir à l'Institut.

L'avenir de l'IHAF

La nouvelle présidente, Joanne Burgess (UQAM), aura notamment pour mandat le redressement des finances de l'IHAF, la défense des intérêts des historiens face aux lois restreignant l'accès aux archives, l'enseignement de l'histoire et la formation des maîtres, de même que la mise sur pied du site internet de l'Institut. Votre humble serviteur a d'ailleurs été élu au Conseil d'administration de l'IHAF et pourra ainsi faire des liens entre le collégial et l'IHAF et vous tenir au courant des activités de l'Institut. Au fait, le prochain congrès aura lieu les 16 et 17 octobre 1998 à Québec et portera sur le thème «médecine, santé et sociétés», tout en acceptant des communications hors-thème: pour informations, Joanne Daigle (Université Laval), télécopieur: (418) 656-3603, ou Lise McNicoll (IHAF), télécopieur (514) 271-6369. De plus, le site internet de l'IHAF sera fonctionnel sous peu. En terminant, pourquoi ne pas y organiser un atelier sur l'arrimage collégial-universitaire en enseignement de l'histoire lors du prochain congrès de l'IHAF? Avis aux intéressés, communiquez avec le signataire.

- Bernard Dionne
Collège Lionel-Groulx



Mot de la présidente

Chers (ères) collègues,

La session tire à sa fin et nous arrivons avec un deuxième bulletin qui, encore une fois, rend honneur à l'équipe du comité de rédaction qui est extrêmement dynamique. D'autres comités travaillent avec le même enthousiasme: le comité Internet s'affaire à enrichir le site de l'Association tandis que l'équipe responsable du congrès a déjà tenu plusieurs réunions et prépare un congrès qui sera, sans aucun doute, de grande qualité.

Certains problèmes sont toutefois à souligner. Vous avez sûrement constaté le retard avec lequel vous avez reçu les dépliants et les affiches pour le concours F-X Garneau. Je tiens à vous dire à quel point l'exécutif est désolé de ce retard qui est cependant hors de notre contrôle. Nous sommes en effet partenaire de la Fédération des sociétés d'histoire dans ce projet; dès juin, nous avons eu une réunion avec les représentants de la Fédération afin de déterminer le thème du concours et revoir les règlements. En juillet, je vous faisais parvenir une lettre afin de vous informer des décisions prises lors de cette réunion. Dès le mois d'août, j'ai fait parvenir à la Fédération le texte que nous souhaitions retrouver dans le dépliant et, en principe, vous auriez dû recevoir le tout en septembre. Malheureusement, la Fédération éprouve des problèmes financiers, dans l'attente d'une subvention, qui l'ont contrainte à cesser temporairement ses activités. Or, le secrétariat du concours est assumé par la Fédération, ce qui explique le retard dans l'envoi de la publicité.

De la même manière, les étudiants qui avaient reçu une mention lors du concours de l'an dernier n'ont reçu aucun document officiel de la Fédération confirmant cette mention. Je remercie Régis Thibault, du cégep de Saint-Félicien, qui m'a informé de la chose. Je veillerai personnellement à corriger cette situation. Veuillez simplement nous accorder les délais nécessaires pour retracer toutes les informations à ce sujet. Il est entendu, par ailleurs, que ces difficultés passagères ne compromettent pas notre travail avec la Fédération, notamment pour le botin des ressources en histoire.

Outre ces quelques irritants, l'Association se porte très bien. Nous sommes toujours vigilants sur la question de l'enseignement de l'histoire. Plusieurs dossiers seront éventuellement à traiter: l'arrimage entre le nouveau programme d'histoire au secondaire et les cours d'histoire au collégial, la place de l'histoire dans l'enseignement collégial, la formation des futurs enseignants d'histoire au secondaire, etc. Nous avons déjà abondamment discuté de ces questions depuis quelques années mais il reste encore beaucoup de travail à accomplir. J'ai, à ce sujet, convoqué une réunion du comité stratégique en janvier prochain. Nous vous en reparlerons dans un prochain numéro.

Je vous souhaite donc une fin de session pas trop épuisante...un Noël tout blanc et tout joyeux et une année 1998 telle que vous la rêvez!

- *Danielle Nepveu, présidente*

CONGRÈS DE L'APHCQ: 2, 3 ET 4 JUIN 1998

À vos agendas: notez! Le congrès de l'Association aura lieu les 2, 3 et 4 juin prochain, au Collège Édouard-Montpetit, à Longueuil. Petit changement par rapport aux congrès précédents, il se tiendra du mardi au jeudi, au lieu du mercredi au vendredi. Comme par les années passées, nous voulons que le congrès soit un milieu propice pour s'informer, pour échanger, se ressourcer et, que diable, qu'il soit aussi propice à des plaisirs plus terre à terre, comme les souvenirs des agapes passées peuvent le démontrer...

L'équipe « montpettienne » est à l'œuvre et, encore une fois, il y en aura pour tous les goûts. Parmi les idées qui circulent en ce moment: ateliers sur les Lumières, sur la démographie historique. Au niveau des stratégies d'apprentissage, il nous semblerait intéressant de se pencher sur le multimédia, son importance, sa pertinence et un débat n'est pas à exclure sur ce thème. Autre sujet qu'il faudra peut-être affronter, la réforme au secondaire: derniers développements (de la bouche même d'un responsable des programmes peut-être) et son impact sur l'ordre collégial. Aussi, nous voudrions nous intéresser plus particulièrement aux sciences connexes, leurs apports, avec des spécialistes de ces sciences.



Nous sommes en pleine réflexion

et, souvent, en pleine discussion. Joignez-vous à nous! Vous avez des commentaires? Des communications? Des suggestions de thèmes à aborder? Contactez-nous. Ce congrès ne peut réussir sans votre soutien et votre coopération. Vous pouvez rejoindre la responsable à l'organisation du congrès à l'adresse indiquée plus bas. Au plaisir...

Louise Lapicerella (Histoire),
945, chemin de Chambly,
Longueuil, Québec, J4H 3M6.
Téléphone: (514) 679-2630, poste 595.
Télécopieur: (514) 679-5570.



CONCOURS FRANÇOIS-XAVIER-
GARNEAU

**MAURICE DUPLESSIS
ET LA GRANDE NOIRCEUR :
MYTHE OU RÉALITÉ**

*Pour une plus ample information,
communiquiez avec l'exécutif de l'APHCQ*

TASCHEREAU

Cet ouvrage fait partie de la collection BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE dirigée par André Lefebvre.

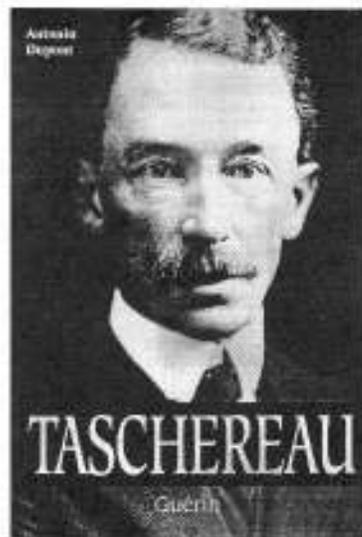
Antonin Dupont/Auteur

NOUVEAUTÉ

Très peu d'études ont été faites de la période pendant laquelle *Louis-Alexandre Taschereau* a exercé les fonctions de premier ministre du Québec. Exception faite de l'œuvre de Robert Rumilly et de quelques rares monographies, comme l'on pourra le constater à la lecture de la bibliographie, l'histoire du Québec des années 1920 à 1936 n'est pas encore écrite et les chercheurs qui voudront aborder cette époque auront l'occasion d'exercer leur talent et leur patience.

Au surplus, les quelques ouvrages d'importance qui embrassent cette période font porter l'accent surtout sur l'aspect politique de la réalité québécoise et ne soulignent qu'à l'occasion les autres aspects. Les thèses de maîtrise ou de doctorat qui débordent cette période de l'histoire du Québec ou qui s'y confinent, insistent davantage sur la vie politique de la province quand elles ne font pas, de façon systématique, l'autopsie d'une élection ou qu'elle ne dresse le bilan d'un parti politique.

Les seize années pendant lesquelles *Louis-Alexandre Taschereau* a été chef du parti libéral et premier ministre du Québec ont été particulièrement fécondes en incidents où l'Église et l'État se sont heurtés, parfois légèrement et, en d'autres circonstances, plus violemment.



TASCHEREAU
400 pages



GUÉRIN

490, rue Dorval

Montréal (Québec) H2T 2G2 Canada

Téléphone: (514) 842-3481

Télexcopieur: (514) 842-4923

Adresse Internet: <http://www.guerin-editeur.qc.ca>

Courriel électronique: francois.guérin-editeur@qc.ca

Un musée d'histoire unique !

Depuis septembre 1996, une nouvelle institution est venue enrichir le réseau des musées d'histoire montréalais : L'Écomusée du fier monde. L'originalité de ce musée tient à sa thématique et à son approche.

Un écomusée est un musée qui présente l'ensemble d'une collectivité humaine dans son contexte géographique, social et culturel : le musée devient un territoire, les collections englobent le patrimoine de ce territoire et la population est invitée à collaborer et à participer à la mise en valeur de sa culture et de son histoire. L'aventure de l'Écomusée du fier monde débute en 1980, à la suite de l'initiative d'un groupe de citoyens impliqués au sein de coopératives d'habitations du quartier Centre-sud, eux-mêmes à Montréal en lien avec des chercheurs de l'UQAM. Depuis dix-sept ans, l'Écomusée s'intéresse à l'histoire industrielle et ouvrière montréalaise. À partir de l'expérience d'un vieux quartier industriel montréalais, le Centre-sud, l'Écomusée invite à découvrir la vie quotidienne et la culture de la population ouvrière ainsi que la complexité et les mutations des entreprises de production. Depuis 1996, l'Écomusée du fier monde est installé en permanence dans les locaux de l'ancien bain Généreux. Vestige d'une époque où la plupart des logements n'ont ni bain, ni douche, ni même d'eau chaude, ce bâtiment est particulièrement significatif pour ses valeurs architecturales et historiques.

Jusqu'en mars 1998, deux expositions permettront aux visiteurs de se familiariser avec une partie méconnue de l'histoire montréalaise, celle des industries, du travail et de la culture ouvrière. L'exposition permanente « À cœur de jour. Grandeurs et misères d'un quartier populaire » trace le portrait de la vie de travail en usine et dans un quartier ouvrier, de même que l'évolution et les transformations structurelles et économiques de ce quartier à partir du milieu du 19^e siècle jusqu'à nos jours. L'exposition annuelle « Paysages industriels en mutation », de son côté, est tirée d'une recherche menée conjointement avec Mme Joanne Burgess, historienne et professeure au département d'histoire de l'UQAM, dans le but de constituer un inventaire du patrimoine industriel de Centre-sud. Cette exposition présente l'histoire riche et complexe de vingt et un sites industriels du quartier. Constituée en deux parties, elle propose d'abord une réflexion autour de thèmes significatifs (entrepreneurs, monde ou-

vrier, architectes, organisation du travail, mise en marché des produits, etc.) puis retrace l'évolution des bâtiments, de l'espace qu'ils occupent et de la transformation des productions pour chacun de ces vingt et un sites. À la fin de mars 1998, s'ajoutera une nouvelle exposition sur la présence des communautés culturelles dans un quartier ouvrier.



L'histoire contemporaine du quartier Centre-Sud témoigne avec éloquence de l'aventure industrielle montréalaise au même titre que celle que nous retrouvons dans les autres grandes villes occidentales. Elle est d'un intérêt certain pour les Montréalais, bien sûr, mais aussi pour l'ensemble du Québec. À l'aide d'archives et de documents audio-visuels, les expositions de l'Écomusée permettent de saisir une partie importante de l'histoire de la révolution industrielle.

L'animation à l'Écomusée

Depuis la fondation de l'Écomusée du fier monde, l'équipe d'animation conçoit des activités pour faciliter la tâche des enseignants et susciter l'intérêt des étudiants. Depuis l'installation dans les nouveaux locaux du bain Généreux, des élèves provenant de plusieurs Cégeps ainsi que des groupes de l'extérieur de Montréal ont profité des programmes d'activités visites de l'Écomusée. En fait, l'avantage de l'Écomusée c'est de disposer non seulement d'un lieu d'ex-

position mais aussi d'un territoire et d'une équipe d'animation professionnelle et souple. Les activités sont adaptées aux besoins des groupes et du contenu des cours. Par exemple, le printemps passé, en collaboration avec une enseignante en histoire du Cégep Montmorency, nous avons conçu un questionnaire de recherche sur les entreprises du quartier. Suite à une visite commentée des expositions de l'Écomusée, les étudiants avaient à faire l'histoire d'un site industriel en tenant compte de

toutes ces composantes et du contexte humain. D'autres groupes ont utilisé un de nos quatre circuits patrimoniaux dans les rues du quartier pour familiariser les étudiants à l'organisation physique et sociale d'un quartier ouvrier. Les professeurs et les étudiants peuvent alors approfondir plus concrètement cette partie plus récente – de la fin du siècle dernier jusqu'à aujourd'hui – de l'histoire industrielle et ouvrière de Montréal.

Pour rejoindre l'équipe d'animation de l'Écomusée, contactez Lucie Bonnier, responsable de l'animation au (514) 528-8444. L'Écomusée du fier monde est situé au 2050 rue Amherst, près des stations Sherbrooke et Berri-UQAM.

*- Lucie Bonnier,
historienne et
responsable de l'animation*

Débat

Le Québec face à la France de Vichy

S'il existe une période de l'histoire de France qui ne cesse de fasciner les historiens comme le grand public, c'est assurément la Seconde Guerre mondiale. Ce que l'on retient surtout de cette époque est que, de la défaite militaire de 1940 jusqu'à la libération, les autorités françaises ont collaboré de multiples façons avec les forces d'occupation allemandes. Personnifiée par un chef, le maréchal Pétain, et légitimisée par une autorité étatique, le régime de Vichy, la collaboration a marqué la mémoire collective française. La vive polémique engendrée en France par la récente mise en accusation de Maurice Papon, ancien haut-fonctionnaire de Vichy à Bordeaux, pour crimes contre l'humanité, nous le confirme.

D'un autre côté, il faut souligner que certains Français (peu nombreux au début), ont refusé les termes de l'armistice et la collaboration avec l'Allemagne. Regroupés autour du général Charles de Gaulle, le mouvement de la France Libre devient le symbole d'un refus de Vichy et de ses principes. Basée à Londres et bénéficiant de l'appui de l'Angleterre, la France libre se bat pour être reconnue comme la seule autorité représentative de la France et pour faire comprendre au monde entier que Pétain est un pantin de l'Allemagne.

Il y a trois ans, en lisant sur la France de Vichy, je me suis demandé comment à l'époque le Canada et le Québec avaient réagi à ces événements tragiques qui secouaient la France. Le sujet me passionna tellement que j'ai décidé d'y consacrer mon mémoire de maîtrise. Cet article se veut un bref compte-rendu des conclusions de mon mémoire et des résultats de récentes recherches dans les journaux québécois de l'époque.



D'abord, la réaction canadienne. Considérant que le Canada demeure à cette époque un Dominion peu émancipé dans le domaine des relations extérieures et encore lié à la mère patrie britannique, il est attendu qu'il imite Londres, en rompant ses relations diplomatiques avec la France et en appuyant le mouvement du général de Gaulle.

Toutefois, c'est tout le contraire qui se produit: non seulement le Canada décide de ne pas rompre ses relations diplomatiques avec la France, mais il se rapproche même de Vichy, en acceptant la présence à Ottawa d'un représentant de ce régime, le diplomate René Ristelhueber.

Comment expliquer que le Canada se soit permis d'avoir une telle politique face à la France, c'est-à-dire, diamétralement opposée à celle du Royaume-Uni qui n'avait plus de canaux de communication officiels avec la France de Vichy. Selon moi, l'influence de pays alliés, comme l'Angleterre et les États-Unis, explique le maintien par le Canada de ses relations avec Vichy jusqu'en novembre 1942. D'ailleurs, l'étude des archives, tant françaises que canadiennes, suggère que, la Grande-Bretagne et la France souhaitent voir le Canada jouer le rôle d'agent de transmission entre eux. Suite aux pressions répétées de la Grande-Bretagne, le Canada

accepte de jouer ce rôle en logeant René Ristelhueber à Ottawa et en envoyant un chargé d'affaires à Vichy, en la personne du diplomate canadien Pierre Dupuy.

Cette explication est celle que j'ai défendue dans mon mémoire intitulé: *Vichy, la France Libre et le Canada de 1940 à 1945*. Cependant, certains historiens canadiens anglais suggèrent une toute autre explication afin d'expliquer les rapports Canada-Vichy. Selon eux, l'opinion des Québécois — réputée sympathique à Pétain — a poussé le gouvernement canadien, par souci d'unité nationale, à maintenir ses relations avec Vichy. Donc, selon eux, il y aurait eu, d'un côté, les Canadiens-anglais en faveur de de Gaulle et de l'autre, les Québécois sympathiques à Pétain et à Vichy. Avec le plébiscite sur la conscription et les élections qui approchaient, le Premier ministre canadien de l'époque, Mackenzie King, aurait voulu ménager les Canadiens français, habituellement fidèles aux libéraux fédéraux au moment des élections.

Or, un examen de la situation du Québec démontre que, mis à part certains intellectuels et hommes de foi, très peu de gens s'intéressent à la question de Vichy à l'époque. Mackenzie King n'a pas à calmer les Canadiens français, car ils ne sont pas aussi troublés que certains veulent le croire par les événements se déroulant en France. La faible couverture du sujet par la presse ainsi que la réaction d'indifférence des Québécois au lendemain de la rupture des relations diplomatiques avec Vichy tendent à appuyer cette opinion. Par exemple un journal aussi lu que *La Presse* ne parle même pas de la rupture dans son édition du 10 novembre 1942.

Que de Gaulle obtienne dans un sondage en octobre 1942 à peu

près la même cote de popularité que Pétain, malgré le peu d'encouragement d'Ottawa au mouvement pour la France Libre, démontre que la popularité du maréchal au Québec semble avoir été exagérée. Faire porter aux seuls Canadiens français la responsabilité de la politique française d'Ottawa semble injustifié. Si l'on se penche sur l'attitude des journaux de l'époque, on observe que *Le Devoir* est le seul journal à afficher une sympathie certaine pour le maréchal Pétain.

D'aucuns diront que les idées véhiculées par la Révolution Nationale avaient tout pour plaire au tout-puissant clergé québécois de l'époque. En effet, ce dernier partageait les vues sociales de Vichy sur l'importance de la famille, du travail et de la morale. Certains ecclésiastiques n'ont pas caché leur admiration pour le programme social de Vichy. Pourtant, le cardinal Ville-



neuve, primat canadien à l'époque, n'a jamais caché sa sympathie pour l'œuvre du général de Gaulle et l'effort de guerre. Le cardinal va même jusqu'à recevoir des émissaires de de Gaulle dans ses bureaux. On ne peut donc pas parler d'appui officiel ou généralisé du clergé québécois à l'égard de Vichy, bien au contraire.

En conclusion, en l'absence de sondage, il me semble que seulement une étude approfondie et complète des journaux et des documents radiophoniques de l'époque pourra nous permettre de statuer sur l'opinion des Québécois à propos de cette question. Les rares études ayant traité du sujet semblent avoir escamoté cet aspect central. En attendant cette étude, il semble que le débat sur l'allégeance des Québécois face à Vichy reste à faire.

- Samuel Trudeau



Didactique

L'enseignement de l'histoire nationale: un lieu d'intervention à privilégier pour une pédagogie interculturelle

La présente réflexion se veut un appel pour conscientiser les professeurs d'histoire du Québec et du Canada à leur responsabilité en matière d'intégration à la culture québécoise et canadienne pour les étudiants et étudiantes québécois des communautés culturelles.

En effet le 30 mai dernier, lors de l'assemblée générale du Service Interculturel Collégial, l'exécutif de cette organisation-groupe de pression déclarait:

que la dimension interculturelle devait être présente dans tous les cours du collégial mais spécialement dans les cours «où le contenu se prête principalement à l'acquisition de connaissances en interculturel (...) sociologie, anthropologie, psychologie». En tant que professeurs d'histoire, il me semble qu'il faut clairement énoncer que notre discipline est aussi un lieu où le contenu se prête principalement à l'acquisition de connaissances en interculturel.

En effet qu'il s'agisse de l'histoire de l'immigration ou encore de l'introduction et de l'implantation des chartes québécoise (1976) et canadienne (1982) des droits et libertés de la personne, ces contenus factuels de cours en *Fondements historiques du Québec* ou en *Histoire constitutionnelle du Canada* sont à proprement parler des contenus interculturels. De plus, l'enseignement de l'histoire nationale même s'il n'est pas encore obligatoire au collégial demeure un lieu où les étudiants des toutes origines peuvent comprendre comment ce pays-là s'est construit. Aussi l'histoire nationale est une occasion de mesurer à travers quelles étapes de tolérance et d'intolérance les Autochtones, les Français, les Anglais, les Métis et autres minorités ont traversé le temps.

Il est important de préciser deux objectifs civiques en histoire nationale: d'abord celui de développer des comportements et des attitudes de tolérance interculturelle chez nos étudiants et aussi l'objectif d'inciter nos étudiants à une plus grande participation à la vie collective de la société dans laquelle ils vivent. Effectivement, à quoi sert l'ensei-

gnement de l'histoire sinon à permettre aux jeunes de se situer dans le fil conducteur du temps comme partie prenante à l'évolution de l'humanité? Il faut être attentif dans nos classes à ce que l'histoire nationale ne soit pas «opaque» c'est-à-dire espace d'évolution de certains groupes campés d'avance sur les stéréotypes: des pauvres Canadiens français porteurs d'eau qui deviennent de plus en plus de braves Québécois autonomistes et les vilains Anglais conquérants qui deviennent de vilains Canadiens anglais vindicatifs de privilèges au Québec. Cette histoire opaque propose plus une façon de se comporter et de voter lors d'un référendum sur l'indépendance du Québec qu'une vision historique de la complexité de la réalité québécoise et canadienne d'aujourd'hui. Tous les étudiants et étudiantes de nos classes, tant ceux de souche que ceux d'adoption, ont besoin de saisir les enjeux nationaux de la fin du XX^e siècle et l'enseignement de l'histoire nationale demeure le lieu d'apprentissage privilégié. Quant à un groupe de pression et d'action comme le Service Interculturel Collégial, il doit être investi par les professeurs d'histoire autant que par ceux de sociologie, d'anthropologie et de psychologie. Le Service Interculturel Collégial offre des informations à l'interculturalisme pour les enseignants et il favorise la recherche en pédagogie interculturelle. Il vise aussi la concertation du milieu collégial autour de l'objectif de l'harmonie interculturelle. Il n'en coûte rien d'y adhérer et il rapporte beaucoup de le fréquenter.

-Paule Mauffette
Collège Ahuntsic

Béatrice Craig

HISTOIRE DES ÉTATS-UNIS

Pour le collégial

Diversité, esprit missionnaire et antiélitisme.



La société américaine est une société très originale. Même la société canadienne, qui pourtant partage un continent et un héritage britannique avec elle, ne lui ressemble que superficiellement. Dans une large mesure, le passé explique le présent. Quels sont donc les traits qui semblent les plus propres à caractériser la société américaine passée et présente? On a retenu les trois points suivants: **diversité, esprit missionnaire et antiélitisme.**

MANUEL (cartonné)
(592 pages)



4350, avenue
de l'Hotel-de-Ville
MONTRÉAL (Québec)
H2W 2H5
Téléphone:
514 843-1991
Télécopieur:
514 843-5252
Adresse Internet:
<http://www.lidec.qc.ca>



SITE INTERNET DE L'APOP

La Salle des profs ouvre ses portes en janvier

Voici ce qu'offrira la nouvelle Salle des profs :

Tout d'abord, les personnes accéderont à la Salle des profs à titre de visiteurs ou à titre de membres (inscription gratuite, bien sûr). De façon générale, les visiteurs pourront naviguer dans la Salle des profs tandis que les membres auront accès à diverses options supplémentaires (un visiteur peut décider de devenir membre à tout moment).

Consultation et échange de ressources pédagogiques

La consultation et l'échange de ressources pédagogiques (documents de travail, documents vidéo, évaluations, logiciels, plans de cours, etc.), s'effectuera en fonction des besoins particuliers grâce à une base de données et à un moteur de recherche à la fois simple et évolué. Il sera également possible de s'informer de la disponibilité de ressources pédagogiques en se rendant à la page d'une section particulière (discipline, programme, thématique collégiale).

Tout membre de la Salle des profs pourra soumettre une ressource pédagogique (un mot de passe servira à l'identifier). Pour cela, il n'aura qu'à remplir une fiche bibliographique qui donnera des informations sur la ressource et

sur la façon d'y accéder (par des liens Internet, par exemple). Cette fiche bibliographique sera complétée «en ligne», c'est-à-dire qu'aucune programmation ne sera requise de la part du «fournisseur» de la ressource pour entrer les informations. En cliquant sur un bouton, la fiche sera automatiquement acheminée à la personne-ressource de qui relève la ressource ; celle-ci approuvera la fiche et l'expédiera aussi facilement à la Salle des profs. La fiche sera alors automatiquement indexée et pourra ainsi être retracée en fonction de mots-clés et d'informations offertes dans des champs à menu déroulant. À noter que si une ressource est orpheline, c'est-à-dire qu'aucune personne-ressource n'y est encore associée, la fiche bibliographique sera acheminée à la responsable de la Salle des profs qui verra à la rendre accessible.

Création d'une «page personnelle»

Un membre de la Salle des profs pourra très facilement créer sa propre page personnelle à l'intérieur de laquelle il pourra faire part de ses intérêts (s'il le veut, bien sûr) et «laisser des communiqués» comme, par exemple, informer ses étudiants ou des collègues d'une ressource intéressante ou d'un événement à ne pas manquer.

Création et participation à des forums de discussion

Pour s'informer, informer, communiquer avec des collègues, des étudiants, des amis, un membre de la Salle des profs pourra consulter les messages des forums déjà existants et créer lui-même un ou des forums en devenant animateur. Les membres ayant fait part de leurs intérêts dans leur page personnelle (voir plus haut) pourront, s'ils le désirent, être invités à participer à des forums. La création et la participation à des forums de discussion s'effectuera également par le biais de quelques «clics».

Bottin des membres

La salle des profs contiendra un bottin de ses membres : ces derniers pourront être retracés en fonction de critères spécifiés dans une fiche à cet effet (collège, discipline, etc.).

Tâches des personnes-ressources

Les personnes-ressources animent bénévolement une section de la Salle des profs. Une section réfère à une discipline enseignée dans le réseau collégial, un programme ou à une thématique reliée à la pédagogie collégiale (aide à la réussite, applications pédagogiques de l'ordinateur, etc.). Ce sont les personnes-ressources qui donnent à la Salle des profs du site Internet de l'APOP sa raison d'être. Aussi, la nouvelle Salle des profs facilitera grandement la réalisation des tâches des personnes-ressources.

En effet, les activités d'une personne-ressource seront davantage axées vers le partage d'informations et de contenus que sur la programmation HTML comme c'est le cas actuellement, comme tous les membres de la Salle des profs pourront soumettre des ressources pédagogiques, leur section pourra s'enrichir aisément et efficacement.

Aussi simplement, une personne-ressource pourra créer automati-

quement sa page d'accueil et pourra conduire les visiteurs et les membres à d'autres pages Internet. Elle pourra y laisser des communiqués qui annonceront les nouveautés de sa section (nouvelles ressources, colloques, invitation à participer à certains forums de discussion), de même que les membres de la Salle des profs pourront lui en faire parvenir.

La Salle des profs compte proposer des scénarios d'utilisation pédagogique de l'ordinateur et des nouvelles technologies et compte éventuellement proposer une banque de scénarios regroupés par programme et par discipline.

En fait, le logiciel de gestion des données sera disponible sous forme de cédérom qui pourra tout aussi bien fonctionner en intranet dans un collège, qu'en Internet comme c'est le cas pour la Salle des profs. Ce cédérom, appelé PDI (partage de documents intranet et Internet), coproduit par l'APOP et le CCDMD pourra être aisément installé sur les serveurs des collèges (quelle que soit la plateforme). En intranet, les fonctionnalités seront tout à fait similaires à celles qu'offrira la Salle des profs.

Et voilà. Les possibilités d'applications qu'offriront la Salle des profs et PDI sont énormes. PDI devrait être disponible dans le réseau collégial en janvier 1998. Pour plus d'informations, communiquez avec Réjean Jobin, responsable de la section informatique du CCDMD ou avec la personne-ressource en histoire, Francine Gélinas du collège Montmorency.

- Nicole Perreault
APOP

(Applications pédagogiques pour les ordinateurs au post-secondaire)



Le CD-ROM en classe — une expérience

Depuis le temps qu'on entend parler, un peu abusivement, de la présumée «invasion» des nouvelles technologies dans l'enseignement, j'avais le projet d'intégrer le CD-ROM directement en classe, à l'intérieur de mes cours. Mais la relative complexité et la lourdeur de l'entreprise m'avaient toujours retenu de m'y aventurer. Cette session, avec ma collègue Francine Gélinas, nous avons décidé de plonger. Et nous ne nous sommes pas noyés.

Il s'agissait donc d'intégrer, dans le cours sur la civilisation médiévale, deux CD-ROM superbes: *Initiation à*

l'art roman et Lumière gothique, 1: Cathédrales de France. Le premier est remarquable, entre autres, par ses analyses des principaux thèmes de la sculpture romane tels qu'ils sont traités sur les tympans et chapiteaux des églises et des cloîtres. Plusieurs facettes de la société médiévale (l'outillage, par exemple) ressortent de ces analyses, et même des facettes inattendues comme l'humour des sculpteurs, qu'on imagine plutôt préoccupés d'effrayer le bon peuple que de le faire sourire... Le second, moins riche quant à cette dimension d'histoire sociale, permet entre autres et surtout de «vi-

siter» toutes les grandes cathédrales gothiques de France comme si on y était: il suffit de déplacer la souris sur un plan de l'édifice et de cliquer, et une série de photographies de l'endroit précis où l'on se trouve apparaissent. Il y en a des dizaines et des dizaines, tellement qu'on ne sait plus parfois laquelle choisir.

Devant une telle abondance de documentation, comment procéder dans le contexte précis d'un exposé d'une vingtaine de minutes en salle de cours? Pour une première expérience, j'ai trouvé que la façon la moins risquée était tout simplement de «présenter» les CD-ROM aux élèves, d'en faire une sorte de survol pour leur montrer tout ce qu'ils pourraient eux-mêmes découvrir en allant les consulter en bibliothèque. Je m'arrêtais parfois plus longtemps sur quelques sections particulièrement intéressantes (dans l'art roman, l'analyse du tympan de l'église de Conques; dans l'art gothique les voûtes de la cathédrale d'Amiens).

Cela dit, l'utilisation du CD-ROM en classe exige une planification soignée. Une excellente préparation du prof est la première clé du succès. Il faut explorer le document de fond en comble, connaître les secrets de la navigation à travers ses méandres et déterminer le cheminement critique qui sera suivi lors de la présentation. Déjà là, il y en a pour quelques heures de travail, mais un travail plutôt stimulant, une sorte de voyage de découverte. Et le CD-ROM peut vraiment receler des trésors...

La planification technique n'est pas moins cruciale. Il faut, bien sûr, un ordinateur multimédia avec lecteur CD-ROM assez rapide (8X au moins pour réduire le temps d'attente), un projecteur pour image d'ordinateur (type «data») et un système de son plus puissant que les petits haut-parleurs pour poste individuel, qui sont nettement insuffisants dans une salle de 35 places. Je disposais, quant à moi, d'un Pentium 100, d'un projecteur Telex VGA P170 et d'une chaîne stéréo compacte Sony MHC 2600 (un simple ghetto blaster pourrait fort bien faire l'affaire). La qualité de l'image était un peu décevante, comparée à celle qui apparaît sur le moniteur: grain assez gros,

couleurs plutôt fades. Un projecteur SVGA devrait donner un meilleur rendement. Quant au local de classe, l'idéal est qu'il soit équipé d'un système d'éclairage variable (ou encore mieux, de la projection arrière): il est pratiquement impossible de projeter en pleine lumière, et par contre l'obscurité totale permet difficilement aux élèves de prendre des notes, voire les incite à dormir, étendus sur leur table (je parle des miens, évidemment...). Placez l'ordinateur de façon à ne pas être dos aux élèves, pour pouvoir garder le contact avec eux, et à voir également l'écran de projection, même si vous vous guidez d'abord sur le moniteur. Je me suis placé à un angle de 90 degrés par rapport à l'axe de la classe, et c'était parfait. Autre conseil: faites une «répétition générale» avant le show, dans les conditions exactes qui seront les vôtres, pour voir vraiment ce que ça donne.

Là où ça se corse, c'est au moment du cours. Si vous avez la chance d'avoir la salle à votre disposition avant le cours, profitez-en pour installer tous les appareils, démarrez l'ordinateur, démarrez le CD-ROM et amenez-le à la page-écran d'entrée. Sinon, prévoyez la présentation après la pause et utilisez cette dernière pour faire tout cela. Et préparez-vous, calmement, au pire. Dans mon premier groupe, le moment venu, dès que j'ai cliqué sur le premier objet, l'ordinateur a «planté» tout simplement! J'ai dû le redémarrer, en espérant qu'il veuille bien collaborer sans se laisser distraire par les inévitables quolibets... Il l'a fait, et je n'ai plus eu de problème.

Le bilan de l'expérience est plutôt positif. Passé ce premier pépin, tout s'est déroulé sans anicroche technique. Les élèves ont été, dans l'ensemble, attentifs. Mais il faut reconnaître que toute cette entreprise est assez lourde et peut se heurter à des problèmes très concrets qu'on ne prévoit pas toujours.

Tout cela en vaut-il la peine? Quel avantage le CD-ROM a-t-il sur un bon exposé accompagné de diapositives? Tout d'abord, le CD-ROM permet aux élèves d'écouter quelqu'un d'autre que leur éternel professeur. Et puis on peut souvent cliquer sur les images pour aller chercher des gros plans, voire se



Abbatiale de Paray-le-Monial



déplacer avec la souris à l'intérieur d'une image. La musique d'époque ajoute toute une dimension aux éléments visuels et aux commentaires. Des trucages permettent de faire ressortir des détails. Et la banque d'images contenues sur un disque est cent fois plus riche que tout ce qu'on peut accumuler en diapositives, et leur projection n'est soumise à aucune restriction de droit d'auteur. (Vous savez peut-être que, légalement, il est interdit de reproduire une photo prise dans un livre...)

Et puis, cela permet de montrer aux élèves, dont la plupart n'imaginent le CD-ROM que comme support pour des jeux d'extermination, comment ce média extraordinaire peut les amener à découvrir toutes sortes de choses superbes et leur ouvrir toutes grandes les portes de la culture historique dont eux-mêmes sont conscients d'être si dépourvus. Pour le prof, ma foi, c'est plutôt stimulant, voire amusant. Et comment pourrait-on supporter ce dur métier, si on ne s'amusait pas un peu?...

- Georges Langlois
Collège Montmorency

Note : pour avoir une idée du foisonnement de la production de CD-ROM en français, on peut suivre la chronique *PI@nète* dans *Le Devoir* et visiter deux sites web : <<http://www.amfra.com>> et <<http://www.quebecor-dii.com>>. Plusieurs journaux accessibles sur le web ont également des chroniques CD-ROM (*Libération*, par exemple).



Comptes-rendus

**Roland Viau,
Enfants du néant
et mangeurs d'âmes :
Guerre, culture et
société en Iroquoisie
ancienne,
Montréal, Boréal, 1997,
318 p. ***

Voici un livre d'histoire et d'ethnologie qui bouleverse plusieurs de nos préjugés envers le peuple iroquois. Roland Viau, un anthropologue de l'Université de Montréal, semble avoir pris pour cible non seulement le racisme anti-amérindien des uns mais aussi le racisme à rebours (pro-amérindien) des autres! Comme le remarque Denys Delâge (page couverture) : «il nous détache complètement du mythe du Bon Sauvage sans pour autant adopter les préjugés contraires».

Dans cet ouvrage, il est question de la guerre telle que vécue par les groupes iroquois avant et après l'arrivée des Européens. D'ailleurs Normand Clermont souligne, dans la préface (p. 13), que les «warriors» iroquois existent toujours, ce qui fait du livre de Viau une contribution importante à la fois pour la science historique et pour la compréhension du temps présent.

En dépouillant systématiquement les récits d'individus (surtout d'origine européenne) capturés par les Iroquois, et en testant la véracité de ces propos par l'examen exhaustif de nombreuses autres sources, Viau a réussi à rendre son œuvre très convainquante. Sa thèse principale, qu'il emprunte à l'africaniste Claude Meillassoux, est que pour les Iroquois la guerre est essentiellement une guerre de capture (p.

41), qui s'explique le plus souvent par la perte préalable de guerriers iroquois et par la nécessité de remplacer ceux-ci par des prisonniers de guerre qui deviennent alors membres à part entière de la nation iroquoise.

Voilà pourquoi, entre 1650 et 1700, plus de la moitié des habitants des villages iroquois n'étaient pas du tout d'origine iroquoise (p. 66). Les prétentions actuelles de certains militants amérindiens, qui vantent la «pureté raciale» des habitants des réserves, sont par conséquent dénuées de fondements historiques. De telles prétentions semblent d'autant plus absurdes que l'origine caucasienne de «l'homme de Kennewick» — un squelette de 9000 ans découvert l'année dernière dans l'état de Washington — a été prouvée.

La thèse principale de Viau, toutefois, ne l'empêche pas de parler aussi très abondamment de ce qui arrivait aux prisonniers de guerre jugés inaptes à l'intégration à la société iroquoise. Ces malheureux pouvaient être suppliciés ou réduits à l'état d'esclaves.



Jésuites martyrisés par les Iroquois, Bibliothèque du Parlement, Ottawa, Grégoire Huret, 1664

Pour Viau, les supplices étaient surtout pratiqués avant l'arrivée des Européens et pendant les années de premier contact (donc avant 1650), tandis que l'esclavage est devenu plus important sous l'influence des Européens (p. 186).

Comme dans plusieurs autres sociétés néolithiques, l'esclave («l'enfant du néant») n'était pas considéré comme un être humain, puisque «l'humanité cessait aux frontières de la tribu» (p. 157). Viau démontre que les pratiques esclavagistes des Iroquois, d'occasionnelles qu'elles étaient avant le contact avec les Européens, se sont développées par la suite, jusqu'à inclure même la chasse de Noirs africains (p. 196) et jusqu'à donner naissance à une nouvelle classe sociale de propriétaires d'esclaves (tels que le chef ontarien Joseph Brant, p. 199).

Il est surtout question, dans le chapitre 5, des divers supplices pratiqués, par les Cinq Nations, comme techniques d'intimidation (p. 184-185): torture, sacrifice humains et cannibalisme. En fait, tout le chapitre (p. 119-133) apparaît presque comme le récit froid et scientifique des châtements infligés par les Nazis à leurs victimes durant la Deuxième Guerre mondiale. Pour Viau, toutefois, la torture iroquoise n'avait pas pour but l'avilissement de la victime. Elle était plutôt «l'occasion de mesurer [son] endurance personnelle» (p. 178). De la même façon, le cannibalisme des Iroquois (ces «mangeurs d'âmes») n'était pas, selon Viau, «un acte de pure cruauté ou de barbarie, mais [...] avant tout un acte social et religieux» (p. 183), justifié par le respect éprouvé pour le courage de certaines victimes.

Le caractère scientifique de ce livre est évident; même

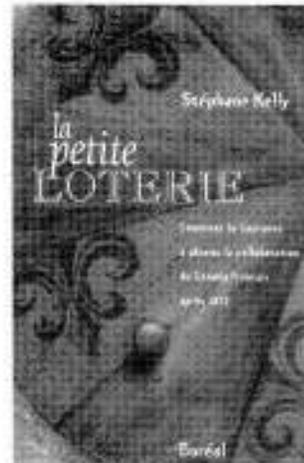
les erreurs de transcription des récits du XVII^e siècle furent incorporées telles quelles (p. 226, note 20). Parfois, cependant, le choix de mots n'est pas entièrement conséquent. Pourquoi parler, par exemple, de «nation iroquoise» avant l'arrivée des Européens (p. 69), alors que l'auteur décrit les Miamis comme une nation composée de six tribus (p. 251, note 126)? Pourquoi ne pas avoir écrit que les Iroquois étaient aussi une nation composée de plusieurs tribus ou, mieux, que le mot «nation» n'est pas approprié dans ce contexte?

On peut aussi s'interroger sur la froideur avec laquelle l'auteur mentionne l'esclavage, la torture et le cannibalisme. L'attitude de «relativisme conséquent» (p. 208) adoptée par Viau le porte à excuser de tels actes, sous le prétexte qu'ils étaient entourés de symboles. Une telle forme de rectitude politique nous amènera-t-elle un jour à parler aussi froidement des actes commis par les Nazis dans les camps de concentration? Après tout, eux aussi justifiaient leur comportement avec des symboles et les litanies du tribalisme allemand et de l'antisémitisme. Pourquoi traiter différemment les actes barbares des peuples néolithiques du XVII^e siècle et ceux des civilisations urbaines du XX^e siècle? Est-ce lié au plus grand nombre de victimes, ou au caractère plutôt «normal» de ces actes au XVII^e siècle, au moins au sein des sociétés néolithiques?

- Kevin Henley
Cégep de Saint-Laurent

* Il est à noter que l'œuvre de Roland Viau a remporté le Prix du Gouverneur général (catégorie Essai)

**Stéphane Kelly,
La petite loterie.
Comment la Couronne a
obtenu la collaboration
du Canada français
après 1837,
Montréal, Boréal, 1997.
288 pages. 27,95\$**



Pour pouvoir justement apprécier l'étude de Stéphane Kelly, deux mises en garde s'imposent. Disons d'abord que le titre est mal choisi puisque l'ouvrage ne tente pas vraiment de répondre à la question qu'il pose. Le communiqué de presse porte un titre d'ailleurs beaucoup plus juste : *les imaginaires canadiens au temps de la Confédération*. Voilà ce que le lecteur doit s'attendre à trouver. La deuxième mise en garde est à propos de la construction de l'ouvrage. La première partie du livre est consacrée à l'imaginaire impérialiste et colonialiste des leaders canadiens-anglais, la seconde à l'imaginaire républicain et agraire présent chez les leaders patriotes et la troisième partie à l'affrontement de ces deux visions du monde. Or, ce n'est qu'à la quatrième partie, intitulée *la collaboration*, que l'auteur revient vraiment sur les questions évoquées dans le titre et posées dans l'introduction.

Ces deux réserves faites on se retrouve en face de quatre essais extrêmement bien documentés où le sociologue fait œuvre d'historien, reprenant des questions là où Jean-Paul Bernard, Fernand Dumont ou Jacques Monet les avaient laissées il y a environ vingt ans. Kelly se rapproche en fait de l'approche développée récemment par Michael Bliss à propos des hommes d'affaires, de Carl Berger à propos des impérialistes ou de Janet Ajzenstat à propos de Lord Durham. Une approche qui envisage moins l'action politique des leaders francophones à travers des idéologies ou des intérêts de classe qu'à travers de véritables imaginaires collectifs issus de traditions politiques et plongeant leurs racines dans le XVIII^e siècle. L'auteur démontre d'ailleurs que «Les deux imaginaires qui rivalisent au milieu du XIX^e siècle canadien se structurent autour de l'image de la révolution américaine.» (p.123), l'un s'en inspire, l'autre y réagit.

Stéphane Kelly consacre ainsi sa première partie à décrire le premier de ces imaginaires, celui de la monarchie commerciale, fidèle à la couronne britannique, attaché au protectionnisme commercial et allergique à la république américaine. Il montre d'ailleurs bien que l'identité canadienne officielle, née de la Confédération de 1867, ne fait en somme que prendre le relais de l'identité impériale. La seconde partie est consacrée à l'autre imaginaire, celui du républicanisme agraire, radical et égalitaire sur le plan politique, allergique à la corruption de l'État colonial et cher aux leaders francophones du XIX^e siècle. L'auteur y fait le lien entre les patriotes et les radicaux anglais du XVIII^e siècle qui célé-

braient aussi l'indépendance du petit propriétaire foncier et le radicalisme politique. «...il existe, rappelle-t-il, un groupe politique en Angleterre qui défend, d'un point de vue républicain, une vision moderne du monde rural» (p. 98). L'idéologie du *Country party* d'un Charles James Fox, aurait largement influencé celle du parti patriote d'un Louis-Joseph Papineau. L'auteur montre particulièrement bien comment une agriculture animée par de petits propriétaires est parfaitement compatible avec le radicalisme politique et donc que «les positions des patriotes sont cohérentes avec l'imaginaire républicain de l'époque» (p.88) La troisième partie est consacrée à la confrontation entre ces deux imaginaires lue en filigrane avec les rébellions de 1837-38. Kelly y décrit la logique d'affrontement et en profite pour mieux dessiner les contours des deux imaginaires antagonistes: ainsi s'opposent le loyalisme des uns au républicanisme des autres, les intérêts commerciaux des uns au intérêts agricoles des autres, le modèle anglais des uns au modèle américain des autres.

L'ouvrage s'ouvrait sur la question suivante: «En 1837, les George-Étienne Cartier, Étienne-Pascal Taché, Narcisse Belleau, Jean-Charles Chapais portent le bonnet de la liberté et acclament le grand chef Papineau. Immédiatement, une question surgit à mon esprit. Pourquoi un individu, après avoir adhéré à l'idéal républicain, y renonce-t-il à la faveur de la tradition monarchique?» (p. 20). Ce n'est qu'à la quatrième et dernière partie du livre que cette question est abordée de front. M. Kelly y explique sa théorie de la collaboration et, par delà, le sens du

titre de l'ouvrage: *La petite loterie*, une expression utilisée par Durham dans son célèbre Rapport. On sait qu'afin de justifier son idée de responsabilité ministérielle, Durham suggère qu'on pourrait aisément canaliser l'action négative des ex-leaders patriotes vers une action constructive en les laissant jouer un rôle dans l'administration et en les comblant d'honneurs; en leur offrant les récompenses sans valeur qui sont le partage de la *petite loterie* [petty prizes] de la clique coloniale. Une union législative générale alimenterait l'ambition des hommes compétents. Ils ne regarderaient plus avec envie la vaste arène de la fédération voisine; ils verraient à satisfaire n'importe quelle ambition dans les hauts emplois de la magistrature et dans le gouvernement de leur propre pays. (*Rapport Durham*, cité par Kelly, p.164)

En comparant le Canada français au sort d'autres peuples de «parias», comme les Irlandais et les Juifs, et surtout en s'appuyant sur l'œuvre sociologique de Hannah Arendt, M. Kelly élabore une théorie du collaborateur ou plutôt du parvenu: individu d'exception, issu du peuple paria, mais qui s'élève socialement grâce à sa collaboration avec la société dominante. Dès lors, le parvenu occupe une position inconfortable car il doit à la fois démontrer aux francophones qu'il ne les trahit pas et prouver à la haute société anglaise qu'il est loyal à la Couronne britannique (p. 206). En rappelant le rôle d'Étienne Parent, de Louis-Hyppolite Lafontaine et de George-Étienne Cartier, l'auteur tente de montrer que ces individus, comblés par la *petite loterie*, ont fini par adhérer à l'imaginaire impérial et commercial et réussi à convaincre

leur peuple des bien-faits de la Confédération. Kelly considère ainsi que c'est une erreur d'attribuer au clergé l'affaiblissement du radicalisme agraire au Québec puisque «Si la solution Durham triomphe après 1837, c'est moins à cause du clerc, lequel s'oppose farouchement à l'Acte d'union, que du parvenu, qui succombe à l'attrait de la *petite loterie*» (p.25). «L'interprétation anticléricale de l'histoire du Canada français fait [donc] l'erreur de ne pas attribuer la naissance de la Confédération à ses véritables pères fondateurs» (p.207)

L'auteur de *La Petite loterie* démontre une très bonne connaissance des sources, une grande rigueur méthodologique en même temps qu'une réflexion théorique riche et sérieuse. Autant de qualités qui rappellent que l'ouvrage a d'abord été une thèse de doctorat. L'audace du cadre théorique mène toutefois l'auteur à faire quelques affirmations mal appuyées et à éluder certaines questions. On reprochera, par exemple, à son portrait d'Étienne Parent de passer un peu vite du rouge vif au bleu royal en prétendant à tort qu'«À la barre du journal *Le Canadien*, durant les années 1830, Parent est la conscience du mouvement patriote» (p. 21) et ensuite d'en faire un champion de la Confédération, ce qui n'est pas le cas. Que dire également de Cartier qui n'a que 23 ans en 1837 et qui se retire pas moins de vingt ans avant de renouer avec la politique. Aussi bien dire qu'on a affaire à un autre homme! Qui plus est, le fait de se limiter à trois biographies limite la portée de la théorie du parvenu. Ce ne sont pas tous les hommes de 1837 qui ont trahi, malgré le patronage, en tous cas pas tous à cause du

patronage. En même temps, même en se bornant aux cas de Parent, de Lafontaine et de Cartier, l'auteur montre mal comment, dans les faits, ces leaders seront récupérés et pas du tout par quels moyens ils purent amener les Québécois à adhérer à la Confédération et à «lier de façon solide les francophones à son parti et à l'Union au moyen du patronage» (p.195). Il faut enfin déplorer une langue assez pauvre qui ne rend malheureusement pas justice à la richesse et à la subtilité des notions théoriques qui sont avancées. Terminons enfin sur un simple regret, celui qu'après avoir annoncé une grande idée, celle d'une théorie de la trahison des élites francophones (il fait même allusion au «Roi Nègre» à propos de Duplessis et au *French Power* de Trudeau), que M. Kelly se limite à l'analyse du milieu du XIX^e siècle et ait renoncé à proposer un modèle applicable aux leaders du XX^e siècle, ce qui aurait été très intéressant.

Mais ces dernières remarques ne doivent pas porter ombrage au mérite indéniable de l'étude de Stéphane Kelly. *La petite loterie* constitue une contribution fort originale à l'étude des idéologies au XIX^e siècle et présente toutes les qualités d'une œuvre de pionnier, posant un regard neuf sur des thèmes négligés ces dernières années.

- Gilles Laporte
Cégep du Vieux Montréal

**Marc Simard, et coll.,
Histoire du XX^e siècle.
De Sarajevo à Sarajevo,
Montréal, Chenelière/
McGraw-Hill, 1997, 388 p.**



Le cours *Histoire de notre temps: le XX^e siècle*, comme le cours *Histoire de la civilisation occidentale*, pose le problème de l'ampleur de la matière. Celui-ci nous amène à composer avec la très longue durée alors que celui-là présente le défi des vastes espaces de l'histoire mondiale. Dans les deux cas, la sélection des matières pertinentes et la mise en place d'une approche permettant de poser correctement les problématiques de l'histoire générale exigent une adresse particulière.

Disons d'emblée que, de façon générale, *Histoire du XX^e siècle. De Sarajevo à Sarajevo* de Marc Simard (et collaborateurs) répond excellemment aux exigences du cours pour lequel il est conçu. Les principales forces de l'ouvrage tiennent à la qualité de la rédaction et à l'inclusion d'une pédagogie inventive et active.

Un contenu bien agencé

Le découpage de la matière et l'organisation des chapitres sont classiques et tout à fait convenables. Le texte de base est relativement copieux mais la rédaction en est généralement habile et le contenu est bien regroupé. Personnellement, j'aurais préféré des paragraphes plus brefs, plus nombreux et entrecoupés d'un plus grand nombre de sous-titres afin de

mieux marquer l'articulation du développement. Mais d'aucuns pourront objecter que des élèves de deuxième année de cégep devraient savoir «décortiquer» des textes plus complexes.

Le contenu couvre bien, et de façon équilibrée, les diverses dimensions de l'histoire générale. Économie, société, politique, idéologies, sciences, techniques et arts sont traités adéquatement pour toute la période au programme. Il est tout à l'honneur de l'auteur qu'une attention particulière soit consacrée, dans cet ouvrage, à l'aspect moral de certains problèmes que pose l'histoire de notre siècle (génocides, extrémismes, totalitarismes).

Sans ouvrir un débat, les seules réserves que j'exprimerai quant au contenu tiennent à quelques désaccords d'ordre interprétatif. Le premier a trait au lien trop direct que fait l'auteur entre libéralisme et démocratie. Il est abusif, à mon avis, d'affirmer que l'idéologie démocratique contemporaine est une composante de l'idéologie libérale (p. 30). L'autre réserve d'interprétation tient à l'emploi du mot «nationalisme». Le terme n'est pas défini dans le manuel. Il faut donc, soit le définir, ou alors l'utiliser avec une grande prudence. En réalité ce terme est tellement galvaudé qu'il en vient à dire tout ou rien.

Une approche pédagogique stimulante

Les instruments pédagogiques (sommaires, cartes, tableaux, graphiques, illustrations, notes biographiques, extraits de textes...) sont pertinents et habituellement bien intégrés au texte. Souhaitons seulement que l'éditeur offre éventuellement les transparents des cartes et des graphiques.

Un sommaire présentant le plan ainsi que les objectifs pédagogiques ouvrent chaque chapitre. Ces objectifs sont formulés de façon à intégrer

les concepts aux activités d'apprentissage.

Des «problèmes et questionnements soulevés par ce chapitre», formulés selon la forme interrogative, orientent, de façon socratique, la lecture du texte de base. Ces «questionnements» constituent d'excellents moyens de synthèse et d'évaluation des apprentissages.

Il faut souligner particulièrement la présence, en marge, de définitions de nombreux termes et concepts. Ces définitions sont simples, rigoureusement rédigées, vont à l'essentiel et précisent habilement le contenu du texte de base.

Notons aussi que dans chaque chapitre figurent une chronologie, une liste d'ouvrages de référence ainsi qu'un «questionnaire de révision et d'approfondissement» (entre dix et vingt questions). Ces questions de révision mériteraient d'être reformulées de façon à mieux couvrir la matière. Elles sont souvent factuelles et cherchent à identifier la matière plutôt qu'à amener l'élève à analyser ou synthétiser les thèmes développés dans le texte. À titre d'exemple, à la fin du chapitre qui traite la crise économique des années '30 (chap. 4), des questions insistent sur le mécanisme de la crise et sur l'approche idéologique de la crise, une question demande d'identifier les effets sociaux de la crise mais aucune question ne permet de relever le New Deal (ses buts, ses principales mesures et ses effets).

L'une des particularités de ce manuel est de proposer des activités pédagogiques permettant une réflexion individuelle ou collective des questions d'histoire comportant une problématique «morale». Chaque chapitre comporte une activité de «réflexion sur les valeurs humaines au XX^e siècle». Ces activités intègrent des approches variées faisant appel à une pédagogie active et partici-

pante (jeu de rôle, étude de texte, discussion). La seule limite qu'on peut entrevoir à leur réalisation reste le temps disponible en salle de classe. Quelques-unes d'entre elles peuvent être sélectionnées, par exemple, pour les chapitres où les valeurs humaines sont des enjeux plus importants (les guerres, la crise, enjeux techniques et scientifiques...). L'adaptation de la méthode de ces activités à d'autres thèmes imaginés par l'enseignant ou l'enseignant reste une option à considérer.

Une autre particularité du manuel est de suggérer la lecture de romans dont les thèmes rejoignent ceux qui sont abordés dans le chapitre. Un grand nombre de classiques de la littérature mondiale, abordant des thèmes historiques ou ayant eut un impact historique, sont retenus. Le thème ou l'intrigue est présenté brièvement pour chaque ouvrage. Peut-être serait-il intéressant, dans la même veine et pour une prochaine édition, d'ajouter une brève filmographie pour chaque chapitre; certains manuels français en comportent d'excellentes.

L'ouvrage contient aussi sept brefs dossiers méthodologiques. Disséminés à travers le manuel et placés hors texte, ils donnent les rudiments des principaux outils méthodologiques nécessaires à l'apprentissage de l'histoire. Le compte rendu, la synthèse, la problématique, l'analyse de documents figurent parmi les quelques éléments méthodologiques examinés.

Enfin, la qualité du travail d'édition doit être soulignée. La mise en pages, la correction des épreuves (très peu de coquilles pour une première édition), la qualité des cartes et des documents iconographiques témoignent d'un travail d'édition consciencieux. Il est seulement regrettable que le relieur n'ait pas trouvé la colle qui puisse préserver la cohésion physique de l'ouvrage.

- **Hermel Cyr**

Collège de l'Outaouais

Patricio Guzman. « Chili, la mémoire obstinée. »

Une coproduction de l'Office national du film du Canada et de Films d'Ici (France), 1997, 52 minutes.

Le 11 septembre 1973, une féroce dictature militaire avec à sa tête le général Augusto Pinochet s'installe au Chili. Ce coup d'Etat appuyé et financé par la CIA renverse le gouvernement socialiste démocratiquement élu de l'Unité Populaire. Salvador Allende, président et chef de l'Unité Populaire, trouve la mort après une ultime résistance au palais présidentiel de la Moneda. Symboles de la marche pacifique vers le socialisme démocratique, les partisans d'Allende vont faire l'objet d'une répression sans merci de la part des militaires. Plusieurs y laisseront leur vie après avoir été torturés. D'autres réussiront à quitter le pays. C'est le cas de Patricio Guzman, jeune cinéaste qui a filmé sans arrêt les événements qui ont marqué depuis 1989 la marche vers le pouvoir de l'Unité Populaire ainsi que les derniers soubresauts de la résistance au coup d'Etat militaire. Réussissant à faire sortir intactes ses bobines, celles-ci deviendront la base d'un film documentaire réalisé par Guzman en 1974 et intitulé « La Bataille du Chili ». Ce film fera le tour du monde. Pourtant encore aujourd'hui et malgré le processus de démocratisation amorcé au Chili, ce film reste interdit. Cela illustre bien la volonté de la part des autorités chiliennes d'occulter de la mémoire collective du peuple chilien des événements tragiques sous prétexte d'une réconciliation nationale bien aléatoire. Au nom de cette réconciliation, une génération de jeunes a grandi dans l'ignorance des faits entourant le coup d'Etat du 11 septembre 1973. Cinéaste toujours engagé, la lutte urgente de la mémoire contre l'oubli devient ainsi pour Guzman le thème central de son dernier film : « Chili la mémoire obstinée ». Guzman est donc retourné au Chili avec sa caméra et dans ses bagages, « La Bataille du Chili », témoignage d'une révolution ouverte, pacifique et avortée. Discrètement, le cinéaste montre son film aux siens, le fait découvrir aux jeunes. Les survivants et survivantes du drame y reconnaissent leurs camarades « disparus », évoquent leur courage et leur amour de

la vie. « Chili la mémoire obstinée » nous montre des témoignages émouvants. Guzman, avec l'aide de ses anciens camarades, réussit à identifier certains visages à partir de séquences de « La Bataille du Chili ». Il parvient finalement à rencontrer quelques-uns de ces militants et de ces militantes qui ont survécu. Par exemple, Carmen Vivanco qui a perdu son mari, son fils, son frère, sa belle-sœur et son neveu, tous portés « disparus » après le coup d'Etat, et qui nous dit que « la mémoire fait à la fois souffrir et mourir quotidiennement tout en la faisant vivre aussi ». Du encore Ernesto, professeur profondément engagé avec l'Unité Populaire en 1973 et pour qui « la mémoire collective est comme une succession de miroirs dont les reflets révèlent les rêves d'un peuple ». Malheureusement, d'après Ernesto, ces miroirs sont orientés aujourd'hui par la classe politique chilienne vers une interprétation biaisée de la réalité historique. Guzman recueille les impressions de jeunes membres de cette classe politique aisée qui après avoir visionné « La Bataille du Chili » cherchent à justifier le coup d'Etat de 1973 en le présentant comme la première étape vers la destruction des dictatures communistes. Pour plusieurs de ces jeunes privilégiés, le renversement du gouvernement démocratique d'Allende annonçait l'échec du projet du mur de Berlin et de l'idéologie qu'il symbolisait. Et que, tout compte fait, le coup

d'Etat avait permis d'éviter une guerre civile dont les victimes auraient été beaucoup plus nombreuses... Guzman a aussi rencontré Hortensia Allende, la veuve du président assassiné. Elle a attendu 17 ans avant que des funérailles puissent être organisées. Encore aujourd'hui aucun des effets personnels appartenant à son mari ne lui ont été rendus. Pour Hortensia cependant « vouloir oublier est un acte légitime d'autodéfense. J'aimerais pouvoir oublier ». Guzman a également demandé à une fanfare de parader dans les rues de Santiago en jouant l'hymne à la liberté qu'ont entonné des milliers de partisans de l'Unité Populaire au début des années 70. Il faut voir l'air abasourdi des passants à l'écoute de ce qui fut probablement le chant le plus populaire au Chili et qui est encore l'objet d'une censure presque totale. Cette parade suscite sur plusieurs visages un sentiment de sympathie auquel se greffe un indéniable malaise, combat de la mémoire occultée contre l'oubli officiel. Le moment le plus bouleversant demeure cependant la projection de « La Bataille du Chili » à une petite assemblée de jeunes élèves en état de choc devant les révélations d'un passé inconnu. Ils viennent de prendre connaissance du dernier discours radiodiffusé d'Allende avant d'être exécuté par les militaires. Ce message d'espoir leur est transmis près de vingt-cinq ans plus tard « l'histoire est à nous et les peuples la font pour

construire une société meilleure ». A travers les visages bouleversés de ces jeunes semblent affleurer les sentiments réprimés de tout un peuple. Leur soif de vérité est inextinguible.

Témoignage émouvant de la nécessité de l'histoire comme mémoire vivante d'une société, l'excellent film de Guzman illustre aussi l'obligation d'une distance critique ou, comme le dit Avaro dans le film, « d'un oubli temporaire pour mieux se rappeler » quand il s'agit d'un événement dramatique comme le coup d'Etat de 1973 dont les cicatrices sur le corps du peuple chilien sont encore à vif. En ce sens, le film de Guzman rejoint une préoccupation très actuelle à l'heure des réconciliations difficiles. Pensons à la Bosnie ou Croates, Musulmans et Serbes ont à relever ce défi presque impossible, à l'Afrique du Sud ou encore au Rwanda. A l'âge de l'information où tout est filmé, enregistré et commenté instantanément, la mémoire devient de plus en plus « obstinée ». En ce sens, le film de Guzman peut être un outil de réflexion intéressant à la fois sur des événements contemporains qui ont marqué les mouvements de libération en Amérique latine et sur l'obligation du devoir historique de ne jamais se taire. La mémoire contre l'oubli. Car, au Chili, le temps presse.

-François Larose

Conservatoire Lassalle

LOSLIER, Sylvie, Des relations interculturelles: du roman à la réalité, St-Laurent, Liber, 1997, 174p.



Voici un livre sur le rôle des romans dans la formation et la sensibilisation à l'interculturalisme. Loslier affirme que les romans sont des «révélateurs privilégiés de la nature complexe des rapports interculturels» (p.12). Elle traverse par thématiques une sélection de dix romans (américains, européens, africains et canadiens) qui nous permettent d'aborder les relations interculturelles sous l'angle des rapports socio-affectifs, de l'appartenance au territoire et des questions de différences linguistiques, religieuses et raciales. Le racisme et la xénophobie sont aussi des thèmes étudiés dans ces romans.

Ce que j'ai aimé de cet ouvrage? Une façon originale et accessible de proposer à des étudiants ou à des amis de réfléchir sur les relations interculturelles en les incitant à lire un des dix romans

proposés par Sylvie Loslier. Cette anthropologue du cégep Édouard-Montpetit ne se prend pas pour une autre! Nous comprenons qu'il y a une pléthore de romans qui abordent l'interculturel mais elle nous suggère des ouvrages variés et contemporains. À travers son analyse, nous pouvons améliorer nos connaissances théoriques en interculturalisme et développer un vocabulaire approprié pour décrire des situations de relations humaines complexes. L'ouvrage de Sylvie Loslier rend compte également d'une certaine évolution en matière de relations interculturelles que l'on soit en Europe ou en Afrique ou au Canada. Une bibliographie «jeune» complète en beauté ce livre qu'on lit avec grand intérêt.

- Paule Moutette

Collège Ahuntic

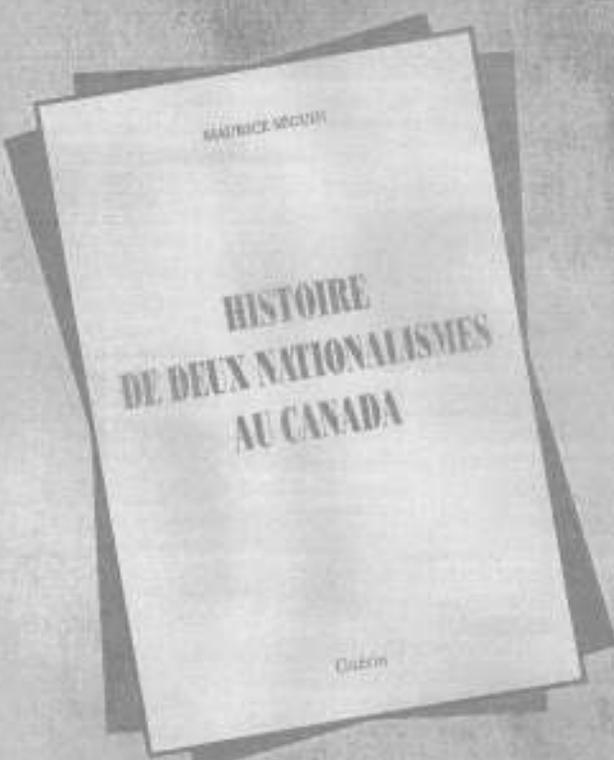
HISTOIRE DE DEUX NATIONALISMES AU CANADA

Nouveauté

Maurice Séguin

Maurice Séguin (1918-1984) a enseigné l'histoire du Régime britannique au Canada (1760 à nos jours) au département d'histoire de l'Université de Montréal. Il était titulaire de la chaire Lionel-Groulx. Il fut longtemps secrétaire de l'Institut d'histoire de l'Amérique française. Dès 1946, il a proposé une interprétation nouvelle de l'histoire des deux Canadas et révolutionné l'historiographie tant canadienne-française que canadienne-anglaise en rompant radicalement avec les conceptions de tous ses prédécesseurs. Encore aujourd'hui, il demeure un historien de l'avenir tant par sa conception de l'histoire que par son analyse lucide du fédéralisme et des nationalités.

Sous la direction de Maurice Séguin, Bruno DESHAIES a soutenu une thèse de doctorat ès lettres (histoire) intitulée *L'Évolution des États du Québec et de l'Ontario entre 1867 et 1871* (1973). Il a enseigné l'histoire et la didactique des sciences humaines à l'École normale Jacques-Cartier de Montréal au début des années 1960 et la didactique des sciences humaines au primaire à l'Université du Québec à Chicoutimi de 1979 à 1992. À la fin de 1969, il devenait directeur de l'enseignement des sciences de l'homme au ministère de l'Éducation du Québec. Au même ministère, il coordonne présentement le dossier sur l'évaluation à la Direction de la formation et de la titularisation du personnel scolaire. Il se préoccupe de méthodologie des sciences humaines et de la recherche, ayant publié: *Comment rédiger un rapport de recherche* (en collaboration, Leméac, 1974) et *Méthodologie de la recherche en sciences humaines* (Beauchemin, 1992).



HISTOIRE
DE DEUX NATIONALISMES
AU CANADA

482 pages



GUÉRIN Éditions

4501, rue Dorval
Montréal (Québec) H2T 2G2 Canada

Téléphone: (514) 842-7481

Télécopieur: (514) 842-4923

Adresse Internet: <http://www.guerin-editions.ca>
Commerce électronique: francois.guerin-editions@qc.ca

Cet ouvrage fait partie de la collection BIBLIOTHÈQUE
D'HISTOIRE dirigée par André Lefebvre.



Yvan Lamonde,
«Conscience coloniale
et conscience interna-
tionale dans les écrits
publics de Louis-Joseph
Papineau (1815-1839)»,
*Revue d'histoire de
l'Amérique française*,
vol. 51, n° 1 (été 1997)
:3-37.



Connaissions-nous vraiment la dimension internationale des rébellions de 1837-1838 au Bas-Canada? Cette question a souvent été négligée, jusqu'à ce jour, dans la plupart des travaux d'histoire. Certains historiens l'ont abordée brièvement en inscrivant, comme si c'était une évidence, les rébellions à l'intérieur des mouvements d'indépendance coloniale en Amérique latine. Mais, selon Yvan Lamonde, le problème est plus complexe. Dans le cadre d'une vaste étude sur la référence aux mouvements nationalistes européens et américains faite au Bas-Canada entre 1808 et 1838, il révèle par exemple que les écrits publics de Louis-Joseph Papineau font peu ou pas de références aux nouveaux États de l'Amérique latine et aux révoltes émancipatrices de la France, de la Grèce, de l'Italie, de la Belgique ou de la Pologne. «C'est ici qu'apparaît,

affirme Lamonde, le génie discret de la pensée et de la rhétorique de Papineau : rester dans la mouvance britannique en réclamant tous les droits du "sujet anglais", en référant au Royaume-Uni et aux autres colonies britanniques en focalisant sur l'expérience réussie des États-Unis plutôt que de provoquer la métropole en référant à la France révolutionnaire (p.34), par exemple, au moment où la monarchie s'affirme en Angleterre avec la montée sur le trône de la reine Victoria en 1837.

Ainsi, l'étude de Lamonde permet de saisir les composantes de la conscience internationale de Papineau et de comprendre pourquoi le chef du Parti patriote accorde aux États-Unis une place fondamentale dans ses discours. La référence à ce pays chez Papineau est stratégique. Elle lui sert à appuyer ses revendications et à façonner une identité américaine aux Bas-Canadiens. À travers les événements qui marquent l'histoire du Bas-Canada de 1815 à 1839, on suit avec intérêt le passage du britannisme au républicanisme de Papineau. Cet article apporte un éclairage renouvelé sur la pensée politique de Papineau et ses références internationales. Il est l'occasion de pousser plus loin nos connaissances et nos interprétations sur cette période capitale de l'histoire nationale.

- Richard Lagrange,
Collège Édouard-Montpetit

«L'histoire aujourd'hui»
Sciences Humaines,
Hors série n° 18
(septembre/octobre 1997)
«L'histoire aujourd'hui». Tel est l'objet de la dernière livraison hors série du magazine *Sciences Humaines*. Cet état des lieux de la situation actuelle de la discipline historique, auquel ont contribué



plusieurs des grands noms de l'historiographie française (Jacques Le Goff, Roger Chartier, Antoine Prost, Jean-François Sirelli, Gérard Noiriel, etc.), est constitué de trois sections distinctes: «le métier d'historien», «les grands courants» et «les champs de recherche».

Un des textes les plus intéressants de la première section est celui de Dominique Borne sur l'histoire comme discipline d'enseignement. L'auteur y rappelle les tendances pédagogiques des vingt dernières années en France où a été promu un enseignement organisé autour de l'élève et de son appropriation du savoir et non plus autour de l'exclusive parole du maître. Cette orientation a élargi la mission du professeur : de la transmission du savoir s'ajoute désormais la responsabilité de montrer les voies de la mise en ordre du discours de l'histoire, par l'étude croisée des documents par exemple. Par ailleurs, Borne présente l'architecture des programmes et des contenus de l'enseignement, de l'ordre d'enseignement primaire jusqu'au lycée. On y apprend, entre autres, que les élèves de seconde au lycée se penchent sur six moments importants de l'histoire occidentale: le citoyen à Athènes et à Rome, la naissance du christianisme, la Méditerranée au XII^e siècle, l'Humanisme et la Renaissance, la période révolutionnaire, l'Europe romantique. Il y a, dans cette approche fondée sur la discontinuité, matière à réflexion pour les professeurs de cégep québécois qui

prétendent souvent, dans le cadre du cours d'histoire de la civilisation occidentale, faire l'étude du passé de l'Occident depuis l'Antiquité en continu, comme si la temporalité occidentale déployait son cours le long d'un fleuve tranquille...

La seconde partie brosse un portrait solide des nouveaux courants historiographiques, non pas seulement en France mais aussi ailleurs en Occident. Le fait mérite d'être mentionné, les développements français dans le domaine historiographique ayant souvent été présentés, depuis la France, comme ayant valeur universelle. Ainsi, Martine Fournier et Martha Zuber présentent le courant d'histoire critique aux États-Unis – aux forts accents de *political correctness* – fondé sur la remise en question de la perspective eurocentriste de l'histoire occidentale et américaine et la promotion simultanée d'une histoire qui donne la parole aux exclus de la société américaine. Jacques Revel se penche quant à lui sur le courant de la micro-histoire, né d'abord en Italie, avant d'être diffusé largement en Allemagne, en Espagne et aux États-Unis. Comment définir la micro-histoire? L'entreprise est malaisée concède Revel, dans la mesure où il n'existe pas de texte fondateur de la micro-histoire. Il faut plutôt parler d'un phénomène composite qui a cheminé empiriquement, selon les lignes de recherche des uns et des autres. On peut toutefois identifier deux grandes tendances. La première, inspirée de l'anthropologie anglo-saxonne et de l'œuvre du norvégien Fredrik Barth, propose une compréhension des phénomènes sociaux à partir de l'étude des pratiques quotidiennes et des relations entre les individus. La seconde, qui s'appuie sur les travaux de Carlo Ginzburg, recherche une connaissance fondée sur le repérage et l'interprétation des signes discrets et dissimulés, comme dans la psychologie freudienne ou dans l'art du connaisseur de tableaux.

Suite à la page suivante

Ces deux approches ont toutefois pour point commun de réhabiliter les acteurs et les individus dans l'étude des faits sociaux, que l'histoire sociale française, préoccupée davantage par les structures et les explications macro-sociologiques, avait longtemps écartés. François Bédarida insiste, pour sa part, sur la légitimité récente qu'aurait acquise l'étude historique du temps présent, les historiens ayant laissé trop longtemps l'interprétation du monde contemporain à d'autres (journalistes, médias, praticiens des sciences sociales). C'est que, explique Bédarida, deux objections classiques ont longtemps régné sans partage pour condamner toute tentative de lecture scientifique du passé proche: la sacro-sainte notion de «recul» et la carence des sources. Or, l'immédiateté n'interdit pas l'à-propos du jugement ni la rigueur de l'analyse: seul importe le recul ou la distance critique. De plus, la tendance générale serait au raccourcissement des délais d'ouverture des archives publiques en Occident. En fait, la véritable objection à opposer à l'histoire du temps présent serait «qu'elle doit analyser et interpréter un devenir dont l'historien ne connaît ni l'aboutissement ni la fin» (p. 31). Comment apprécier l'impact de l'événement quand on ne connaît pas la suite? Telle est la principale difficulté à laquelle feraient face les historiens du passé proche suggère Bédarida.

La dernière section est constituée d'une série de courts textes et interviews sur les champs de recherche actuels (les entreprises, les sensibilités, les sciences, la démographie, etc.) et est complétée par une bibliographie des principaux travaux français sur l'histoire de l'historiographie. En somme, il s'agit d'une publication utile et accessible, par l'effort de vulgarisation qui y est fait, pour qui, étudiants ou professeurs, veut se pencher sur les développements récents de la discipline historique.

-Patrice Regimbald
Cégep du Vieux Montréal

**Le racisme.
Des origines aux
génocides du XX^e siècle.
L'Histoire, (214),
octobre 1997**



Le racisme est et, malheureusement, restera probablement encore longtemps un sujet d'actualité. Dans nos sociétés multiculturelles, chaque jour nous confronte à ces préjugés de race et bien des situations nous obligent à réfléchir ou à réagir à ce phénomène. Lorsqu'un sujet est si délicat et controversé, un rappel historique des origines du phénomène nous permet de mieux y réagir et de l'affronter plus positivement.

Ainsi, la revue *L'Histoire* du mois d'octobre 1997 fournit un dossier fort intéressant sur le thème du racisme. Plusieurs articles font un bref historique des «trois âges du racisme»: d'abord la période allant de l'Antiquité au XVIII^e siècle, où l'Occident se définit essentiellement contre la différence, puis le XIX^e siècle alors que le racisme devient scientifique et, enfin, le XX^e siècle qui a poussé jusqu'au bout les théories racistes en les appliquant de façon concrète, donnant ainsi lieu à certains des épisodes les plus monstrueux de notre histoire.

Suivent cette progression chronologique, la collection d'articles traite ce thème sous différents aspects et abordent des situations particulières dans divers coins du monde. Par exemple, les derniers articles sur le XX^e siècle donnent un aperçu sur la relation qui existe aujourd'hui entre racis-

me et science, expliquant simplement comment les dernières recherches scientifiques sur l'origine des «races» ont permis, contrairement à ce que l'on croyait au départ de telles études, de démentir la hiérarchisation établie et démontrer que les codes génétiques ne correspondent pas au classement de couleurs établi depuis si longtemps. Ainsi les signes extérieurs ne sont qu'un mirage que la science a facilement démontré en détruisant le concept de «race».

D'un point de vue plus historique, l'article de Dominique Iogna-Prat, «Le Moyen Âge était-il antisémite?», fournit une excellente réflexion sur la nature de l'antisémitisme médiéval, bien différent de celui que l'on retrouve au XX^e siècle, bien que ce dernier y trouve ses racines.

Si certains articles sont davantage un bref survol historique qu'une véritable réflexion sur le thème - c'est le cas notamment de l'article d'André Kaspi, «Démocratie et ségrégation: le système américain» -, la plupart des études ou entretiens recueillis dans le dossier amènent les lecteurs vers un questionnement intéressant sur le racisme, remettant en question des idées reçues dont on oublie trop souvent l'origine.

En somme, un numéro de *L'Histoire* qui fournit encore une fois un dossier très solide sur un thème qui nécessite toujours un questionnement réfléchi.

- Mylène Desautels
Conservatoire Lassalle

**Memini.
Travaux et documents.
Société des études
médiévales du Québec
(1), 1997.**

Memini. Travaux et documents figure parmi les publications occasionnelles de la Société des études médiévales du Québec qui s'est donnée la mission de publier divers travaux de ses membres ou des amis de la Société. Soutenances de thèses, articles et comptes rendus forment ainsi l'essentiel de

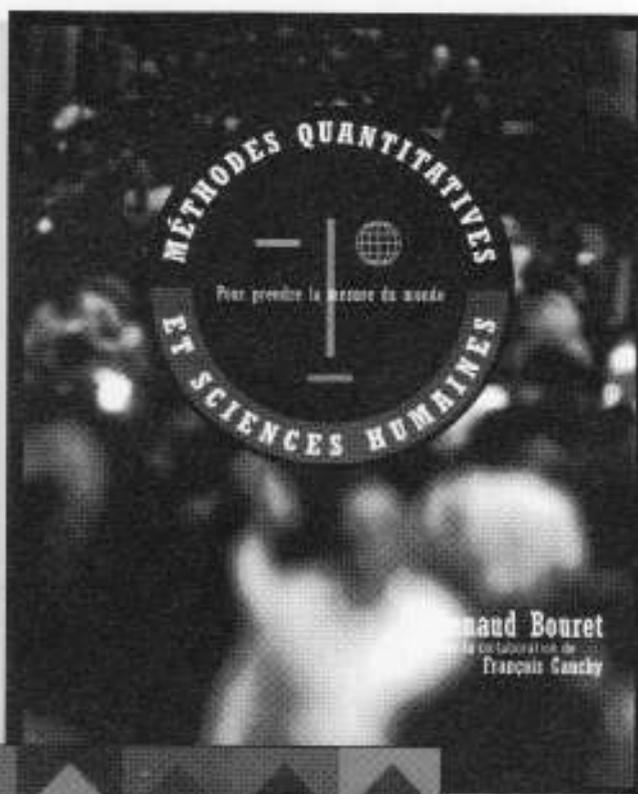


ce numéro. Évidemment, les thèmes sont très pointus et s'adressent à un public connaisseur: «Les entrées royales en Angleterre. Deux exemples: Richard II en 1392 et Henri V en 1451», ou encore «Guillaume de Bracon, conseiller au parlement, d'après son testament» et «La «fonction publique» locale en Provence au XIV^e siècle selon l'*informatio de gagis*», pour ne donner que ces trois exemples, font le tour de questions bien précises dans le domaine de l'histoire politique du Moyen Âge. Les autres articles touchent davantage à l'histoire théologique ou mythologique, traitant toujours des thèmes bien particuliers, comme par exemple la question du déterminisme et du libre arbitre au Moyen Âge ou encore de la nature de l'âme humaine selon Thomas d'Aquin. La revue s'adresse essentiellement aux initiés de l'histoire médiévale, d'autant plus que certaines sources sont présentées uniquement en latin. Néanmoins, *Memini. Travaux et documents* demeure un excellent outil d'information sur les dernières recherches des médiévistes du Québec. Les soutenances de thèses, notamment, nous tiennent au courant des études les plus récentes dans les universités québécoises. Le comité de rédaction de la revue est d'ailleurs composé d'historiens, philosophes ou linguistes provenant de plusieurs départements et universités, offrant ainsi diverses approches de l'époque médiévale.

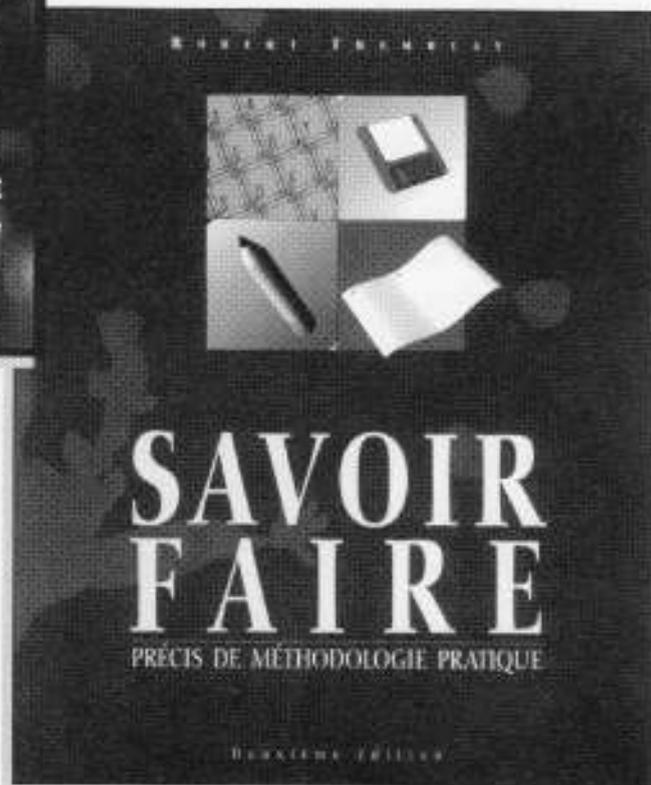
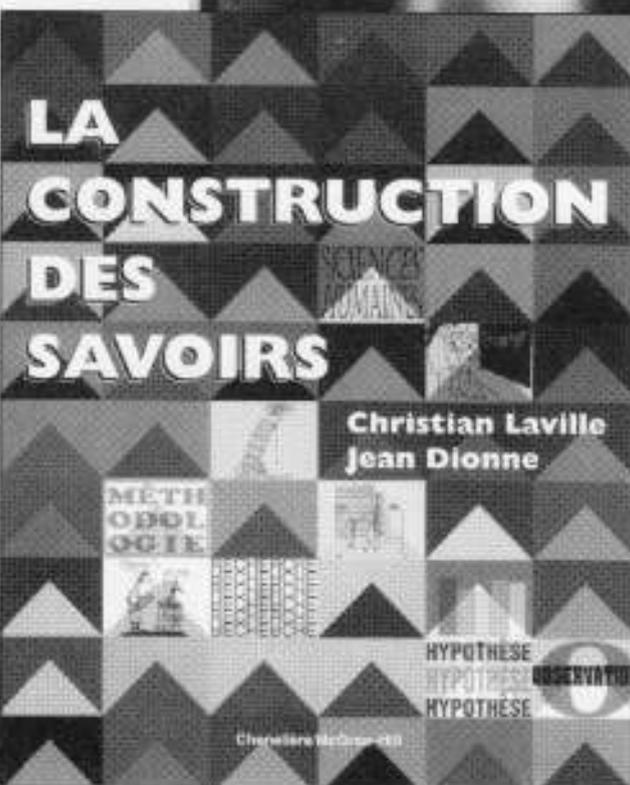
- Mylène Desautels
Conservatoire Lassalle



VOTRE PARTENAIRE EN ÉDUCATION



Les outils essentiels en sciences humaines



N'hésitez pas à communiquer avec votre représentante ou votre représentant, afin de lui indiquer de quelle manière nous pouvons vous être utiles.

Chenelière/McGraw-Hill

7001, boul. Saint-Laurent, Montréal (Québec) Canada H2S 3E3

Téléphone: (514) 273-1066 Service à la clientèle: (514) 273-8055

Télécopieur: (514) 276-0324 ou sans frais 1 800 814-0324 chene@dlcmcgrawhill.ca

Amenez la visite!

Devenez membre des Amis de
Pointe-à-Callière et recevez deux
billets gratuits pour faire
découvrir le Musée à la parenté.

Vous profitez déjà de l'environnement du Vieux-Montréal. En devenant Ami(e) de Pointe-à-Callière, vous profiterez de nombreux autres privilèges à longueur d'année :

- admission gratuite au Musée et aux expositions
- invitation aux inaugurations
- abonnement au bulletin La Recrue
- rabais de 10 % à la boutique et au restaurant l'Arrivage
- fête annuelle des Amis et activités spéciales
- possibilité de faire du bénévolat

Pour joindre les Amis de Pointe-à-Callière, appelez dès aujourd'hui au (514) 872-4643 ou retournez-nous le formulaire d'adhésion.

Veillez retourner votre paiement à l'ordre de La Fondation Pointe-à-Callière

Je demande une adhésion comme :

- | | | |
|--------------------------------|--------------------------|-------|
| membre individuel | <input type="checkbox"/> | 40 \$ |
| étudiant(e)* - 60 ans et plus* | <input type="checkbox"/> | 25 \$ |
| jeune ami(e)* (12 à 17 ans) | <input type="checkbox"/> | 15 \$ |
| famille | <input type="checkbox"/> | 65 \$ |

*Joindre preuve d'âge ou de condition

S.V.P. faites parvenir les documents à l'attention de :

Nom

Adresse

Ville

Code postal

Téléphone

Membres famille (vivant sous le même toit) : *



**Musée d'archéologie
et d'histoire de Montréal**

350, place Royale
Angle de la commune
Vieux-Montréal (Québec)
H2V 3Y5

POINTE-À-CALLIÈRE